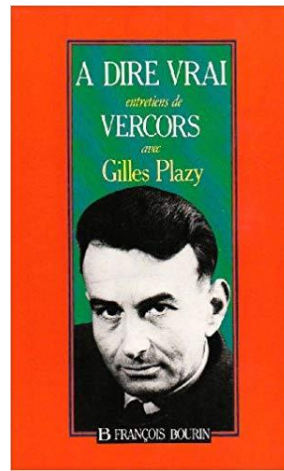


Extraits de
A dire vrai :
entretiens de Vercors avec Gilles Plazy
éd. François Bourin, 1991



La Sédition humaine date de 1949, les Animaux dénaturés de 1953, Colères de 1955, Sylva de 1960, le Tigre d'Anvers de 1984. Tous traitent de la rébellion humaine. Obsession, ou les diverses façons d'enfoncer un clou ?

C'est plus complexe. En traitant le même concept de différents points de vue, on en approfondit la signification. On en développe les conséquences. Puis il s'est passé cette chose curieuse ; *la Sédition humaine* a été bien accueillie, *les Animaux dénaturés* ont été un best-seller en France et en Amérique, *Sylva* dans une certaine mesure aussi, — et néanmoins l'idée centrale en est restée lettre morte, à quelques exceptions près (Jean Rostand, André Maurois, le professeur Jean Bernard, l'équipe de la Recherche, et quelques inconnus sans doute), elle n'a pas été sérieusement discutée, pas même controversée. Pourquoi ? Mystère. D'où le besoin d'y revenir plusieurs fois — sans plus de résultat d'ailleurs jusqu'à ce jour.

Comme *Colères*, *Sylva* est un conte philosophique ?

Oui, en effet : par prodige, au cours d'une chasse, une femelle de renard devient subitement femelle d'homme. Elle est recueillie par un témoin. Mais pour passer de son animalité à la condition humaine, et de femelle devenir femme, il lui faudra un long chemin, sous les soins attentifs du narrateur. Elle n'y parviendra qu'après le jour crucial où, devant un miroir, elle prendra conscience enfin qu'elle existe ; que, comme ce chien mort sous ses yeux, elle aussi est mortelle ; et où, par la violence de son refus, elle passera la ligne de partage entre l'animal et l'homme.

Est-ce que, dans *Sylva*, Dorothy n'est pas un double négatif de la renarde devenue femme ?

Oui, d'une certaine façon. Dorothy est une femme qui ne se supporte pas elle-même. Ni ne supporte la lutte interminable — absurde en soi — qui nous fait humains. Alors elle a renoncé. Elle ne se « rebelle » plus, elle se soumet animalement. Et aime sa soumission, qu'accélère la drogue. Ainsi suit-elle une progression inverse à celle de *Sylva*, celle-ci s'hominisant, celle-là se bestialisant.

Une petite remarque. En 1960, j'avais beaucoup hésité à en faire une droguée. On se droguait encore si rarement à l'époque, le personnage drogué, pour son exception même, avait tellement servi dans de mauvais romans, que je craignais d'employer là un procédé ringard. Ce n'est que plusieurs années plus tard que la drogue a commencé de se répandre, prenant des proportions encore jamais connues, jusqu'à produire une industrie mondiale plus prospère que toute autre. Au point qu'on ne se souvient plus qu'il fut un temps où la drogue c'était seulement l'Extrême-Orient, les fumeries d'opium en Indochine pour les colons en mal de vivre. C'était Loti et Claude Farrère. Puis voilà que c'est l'explosion, jusque dans les lycées. Pourquoi ? Comment ? Une sorte d'épidémie psychique. Ou bien un unanimité, un phénomène de foule ? Même la dureté des temps ne l'explique pas : il y a eu des temps bien plus durs sans que se répande la drogue. Il y a là une énigme à résoudre pour nos historiens futurs.

Et du même coup votre Dorothy est devenue un personnage courant. *Sylva* a bénéficié d'excellentes critiques, mais d'un succès public modéré. Cela fait réfléchir.

Ce n'est pas tout à fait vrai. Ce n'a pas été un best-seller, comme *les Animaux dénaturés* ni plus encore, bien entendu, *le Silence de la mer* ; néanmoins quinze mille exemplaires, ce n'était pas si mal. La moyenne des ventes atteinte par la production littéraire est très inférieure à ce chiffre. Celle de mes autres livres aussi. Seule ma *Bataille du silence* a atteint (dépassé) les ventes de *Sylva*.

Ceci dit, quel a été l'effet de la critique sur la diffusion, pas seulement de mes livres, mais de tous les livres en général ? Plus qu'incertain, si ce n'est nul. Quand la critique, depuis quelque vingt ans, s'est mise à boudier mes ouvrages, ceux-ci se sont ni plus ni moins vendus que les précédents, qu'elle avait pourtant mieux accueillis. Ce qui fait vendre un livre, c'est le bouche à oreille. Sans cette intervention, même la télévision ne change pas un flop en succès.

Est-ce que *Sylva* marque une nouvelle étape dans votre évolution ?

Non. Quand j'ai écrit ce conte, mes convictions étaient assises, je cherchais seulement à les éclairer d'une façon différente : la convergence des points de vue affirme le bien-fondé d'une même conception.

Je cherchais donc et c'est à Londres, chez une amie où nous logions pour quelques jours, qu'en examinant sa bibliothèque je suis tombé sur le roman de David Gamett, *Lady into Fox* (la femme changée en renard). La lecture m'en avait enchanté jadis, au cours des années vingt. Je me souvenais de cette métamorphose subite, pendant une promenade avec son mari, de cette femme devenue renarde qui d'abord reste mentalement femme, exige par pudeur d'être habillée ; puis peu à peu y renonce, lentement s'animalise, jusqu'à ce que son mari la relâche dans la forêt — et la voie reparaître un jour, venue lui présenter ses renardeaux.

Je tenais mon sujet ! Si je changeais inversement une renarde en femme, celle-ci suivrait évidemment l'évolution contraire ; elle resterait d'évidence mentalement renarde, tant qu'elle n'aurait pas pris conscience de ce qu'est la condition humaine, ce qui enfin provoquerait en elle un premier mouvement de rébellion, et en ferait du coup, et véritablement, un être humain.

La fin inattendue de mon récit a été, je le crois, généralement mal comprise. Sans doute n'ai-je pas suffisamment éclairé ma lanterne. Mariée à son protecteur, *Sylva* met au monde un renardeau. Les lecteurs, au moins certains d'entre eux, en ont conclu qu'elle avait beau être devenue femme, elle n'avait jamais cessé d'être, au fond, une renarde. Or, c'était évidemment le contraire que cette fin signifiait : par ses organes, par ses ovaires, son organisme est demeuré celui d'un animal ; mais par sa rébellion sa fonction cérébrale est devenue celle d'une personne humaine. Donner à l'organisme la priorité sur l'esprit, c'est proprement faire preuve de racisme, même inconscient.

Vous n'aimez pas la science-fiction, parce que vous aimez trop, je pense, les sciences exactes. Mais ne pensez-vous pas que cela aide à réfléchir à ce qui se passerait après un cataclysme ?

Je n'en crois rien. Il n'est pas d'exemple qu'aucune anticipation, scientifique, politique ou sociale n'ait pas été plus tard démentie par les faits. Tout arrive toujours autrement que ne l'avaient prévu les esprits les plus avertis. Même Jules Verne. Il a bien inventé par péréquation des techniques de son temps — l'avion, le sous-marin, le voyage sur la lune. Mais rien ne s'est réalisé comme il l'avait imaginé. Du reste, ses romans sont-ils de la science-fiction ? Ils sont plus remarquables pour bien d'autres qualités.

Pourtant *Sylva*, les *Animaux dénaturés*, sont bien un peu de la science-fiction ?

Absolument pas. Ils ne sont que la mise en exemples imaginaires de mon essai sur *la Sédition humaine*. Une sédition qui n'est pas au futur, mais qui depuis plus de cent mille ans a spécifié l'humain. Déterminer, non dans le futur mais dans le passé, la frontière qui sépare l'homme minimal de l'animal supérieur n'est pas de la science-fiction.

Le trajet du graveur Jean Bruller, devenu Vercors, Yves Florenne, *Le Monde*, 26 novembre 1982

Le Silence de la mer est le plus lu, mais pas forcément le plus aimé. Parfois, on lui préfère *la Marche à l'étoile* ou bien *les Animaux dénaturés*, quoi qu'on ne puisse comparer ce qui n'est pas comparable. André Maurois, lui, mettait *Sylva* au-dessus des autres ; probablement parce que son roman était proche, par l'humour philosophico-fantastique, de ceux qu'il aurait aimé écrire mais que ses amis, me disait-il tristement (c'était avant l'Académie) ne voulaient pas qu'il écrivît...

Entretien avec Jean-Luc Delblat, journaliste et écrivain, site *Delbat.free.fr* 2 avril 1991

Vous avez publié une quarantaine de livres depuis *Le Silence de la mer*, mais avec un succès moindre. Est-ce que vous souffrez du poids écrasant de ce premier roman devenu best-seller ?

Le Silence de la mer n'est pour moi ni un best-seller, ni mon œuvre majeure. Et cette image de marque m'a agacé. C'est un roman qui a eu un succès considérable parce qu'il a été publié à une époque particulière à laquelle je suis très attaché. Il en existe actuellement soixante-douze éditions, dans quarante langues différentes, à un ou deux millions d'exemplaires, on ne sait pas exactement. C'est une œuvre de circonstance : je pensais à cette époque que, dix ans après la Guerre, personne ne la lirait plus. C'est quelque chose qui m'a échappé et je n'y attache pas tellement d'importance dans mon œuvre. Heureusement, j'ai quand même eu, dans des proportions plus raisonnables certes, d'autres succès avec *Les Animaux dénaturés* et *Sylva* auxquels j'attache plus d'importance.

Quel est votre roman préféré, si ce n'est pas *Le Silence de la mer* ?

Sans aucun doute *Les Animaux dénaturés*. C'est dans ce livre que j'ai mis le plus de moi-même, dans la recherche de l'humain...